



Gérard Lutte, avec les enfants des rues

rencontre

20 novembre, journée internationale des droits de l'enfant. Des droits identiques pour tous, mais plus compliqués à obtenir pour certains, par exemple pour les enfants des rues de Guatemala City. Depuis plus de vingt ans, un Belge vit avec eux au sein d'une communauté autogérée qu'il a fondée. Rencontre avec Gérard Lutte, à qui le nom va comme un gant.

Chaque année, Gérard Lutte revient en Belgique. Malgré ses 85 ans et une vue déclinante. Un retour qui lui permet de retrouver la famille, les amis et les nombreux soutiens du MoJóCa, Movimiento de Jóvenes de la Calle. Un tour de Belgique qui l'amène à Dion-le-Val, où nous le rencontrons dans la cure de ce village brabançon. Au départ, je cherche son regard puis, au fil de la conversation, Gérard va me fixer de ses yeux décidés. Décidé comme il l'est depuis 1993, année où il s'est installé dans la capitale du Guatemala.

LA LOI DE LA JUNGLE EN PLEIN 21^e SIÈCLE

Impossible de résumer la vie de Gérard Lutte. Ancien salésien, professeur de psychologie de l'enfance et de l'adolescence à Rome, il y découvre les bidonvilles de la péninsule. Il a aussi connu le Nicaragua des sandinistes où il se frotte aux malheurs de l'enfance.

Mais ce qu'il découvre à Guatemala City est pire encore : « Une ville de 3 millions d'habitants, avec une circulation intense, des bus qui envoient des fumées noires. Ce petit pays d'Amé-

rique centrale, près du Mexique, bordé par les océans Pacifique et Atlantique, est extrêmement violent. Le gouvernement ne fait rien, on pourrait le qualifier de fasciste, avec un président qui a participé, comme général, à un massacre systématique de la population indigène et paysanne, dont sont originaires les enfants de la rue. »

Dans ce pays où chacun est livré à lui-même, les enfants abandonnés par leurs parents subissent toutes sortes de violences. En particulier, les filles. « Dix à quinze personnes sont tuées chaque jour, surtout des jeunes sans avenir et des femmes. On parle de 'féminicide' au Guatemala. Parfois, des fillettes sont violées, assassinées.

Leurs droits fondamentaux, le droit à la vie, à la santé, à l'instruction... sont bafoués. Ce sont des non-citoyens, souvent sans identité, qui ne savent ni où, ni quand ils sont nés, qui sont leurs parents. Ils répondent à la violence par la violence. Une jeune fille m'a dit qu'elle se droguait pour oublier son enfance, l'humiliation, le froid, la faim... »

De plus, on l'oublie souvent, mais ces jeunes

sont eux-mêmes des parents. Les filles des rues sont régulièrement des mères des rues. Livrées à elles-mêmes. « La plupart des familles sont détruites, désagrégées. Les enfants sont à charge des femmes. Beaucoup de filles sont enceintes et nous nous occupons d'elles en particulier. Mais, dans la maternité, elles trouvent aussi une force. »

Car tout n'est pas négatif dans le vécu de ces jeunes et, plusieurs fois, Gérard Lutte dira son

« Personnellement, je ne survivrais pas une semaine dans la rue. »

admiration pour leurs capacités de survie. « Quand je suis arrivé à Guatemala City, j'ai découvert que les enfants des rues étaient différents du cliché que je m'étais formé, qu'ils n'étaient

pas que des victimes, mais des gens intelligents, capables de s'organiser pour survivre, des rebelles face à leur misère. Personnellement, je ne survivrais pas une semaine dans la rue. Les groupes de rues ont les fonctions d'une famille : protéger, nourrir, soigner en cas de besoin... Il y a une grande solidarité, même s'il y a de la violence. Ils se mettent ensemble pour se défendre face à l'agressivité de la population. »

UNE OASIS DE PAIX

C'est pour offrir autre chose que cette immersion quotidienne dans la violence que Gérard Lutte a ouvert des maisons d'accueil pour ces jeunes. « Nous avons trois maisons dans le centre de la ville, dont notre centre éducatif. C'est une oasis de paix avec un patio bordé de deux habitations... Ces maisons sont pleines d'enfants de 5 heures du matin jusqu'à 7 heures du soir. »

Dans ces locaux, ont été aménagés une bibliothèque, des ateliers de couture et de boulangerie-pâtisserie, une cuisine, des classes, un salon pour nos assemblées, une infirmerie, un bureau pour la psychologue... Gérard loge dans un petit appartement à l'étage de la Maison du 8 mars, appelée ainsi en hommage à la journée internationale de la femme, car elle accueille des mères issues de la rue.

« Le but de ce lieu est d'offrir un cadre structurant. Il faut tout un travail de réflexion, pédagogique et psychologique, face aux blessures et à l'agressivité dont ces jeunes ont du mal à se guérir. Ce n'est pas facile de quitter la violence quand on l'a côtoyée toute sa vie. Il faut leur réapprendre à s'occuper d'enfants de manière non-violente. On a la joie de voir des changements, qu'elles s'épanouissent elles et leurs enfants dans la sérénité ». Et, essentielle aux yeux de Gérard Lutte : dans l'amitié. « Notre mouvement, disons-nous, c'est la rue avec ses valeurs mais sans ses défauts ».

Résultats : certaines de ces filles, de ces jeunes s'en sont sortis de manière merveilleuse, sont allés à l'université. « Je ne dis pas qu'on les sort de la pauvreté, il y a 80 % de la population sans travail, mais ils vivent dans la dignité, en éduquant leurs enfants. Une centaine d'adolescents, qui forment un groupe que nous avons appelé 'Génération du changement', participent à nos réunions et n'ont pas connu la rue. »

« Il y a une psychologie de la libération comme il y a une théologie et une pédagogie de la libération. »

Des jeunes sur lesquels Gérard Lutte compte pour assurer la relève... « Évidemment, il y en a qui ne veulent pas quitter la rue ou qui n'y arrivent pas. »

UNE DÉMOCRATIE DE LA RUE

À la différence d'institutions qui s'occupent des enfants des rues en Roumanie, à Manille, au Brésil ou au Congo (car, hélas, le phénomène est international), le MoJóCa se caractérise par son organisation, basée sur l'autogestion.

« Au début, on nous a traités de fous. Nos éducateurs ont aussi eu du mal avec l'autogestion, car c'est un combat continu pour assurer le respect de la liberté individuelle. On a réussi à mettre en place cette participation des jeunes aux décisions qui concernent leur vie. Cette méthode éducative se base sur la confiance, sur le respect des droits de ces enfants que nous guidons vers l'autonomie. Cela donne de meilleurs

résultats qu'une méthode répressive qui mine la confiance de l'enfant. Or, ces jeunes maltraités ont perdu l'estime de soi. Il y a une psychologie de la libération comme il y a une théologie et une pédagogie de la libération. »

Outre cette action sociale et éducative, le MoJóCa agit au niveau politique, seul garant de changements en profondeur, structurels. « Il serait souhaitable qu'au Guatemala, comme en Belgique, en Europe, l'État intervienne davantage pour résoudre les problèmes éducatifs. À Bruxelles, on a assisté à cette honteuse expul-

sion du Gesù, où des familles se sont retrouvées sur la rue. C'est intolérable. Au Guatemala, le gouvernement ne s'occupe aucunement des enfants des rues. Sa seule réponse est la répression par les escadrons de la mort, par la police, qui harcèlent continuellement ces jeunes, par exemple en les arrosant d'eau froide quand ils dorment. Ils veulent les chasser. Au Guatemala, les multinationales sont aussi un fléau, les partis sont constitués de groupes d'intérêt qui font de la politique pour faire des affaires, mais pas pour se mettre au service du peuple. »

C'est pourquoi le MoJóCa participe aux actions du mouvement populaire, notamment en se joignant aux marches du 1^{er} mai et du 8 mars. « Il y a des enfants des rues parce qu'il y a des injustices. Nous ne pouvons pas changer l'économie mondiale, mais nous rejoignons les gens qui essaient de faire bouger les choses. On est plus fort lorsqu'on proteste. »

Michel Torrekens



©Photos Béa Uhart

EN SAVOIR +

- Le MoJóCa est surtout soutenu en Italie, à travers un site multilingue (www.amistrada.net), qui propose plusieurs vidéos. En Belgique, notamment via les ONG Entraide et Fraternité et Solidarité Mondiale, mais aussi certaines provinces et communes, ainsi que tout un réseau bénévole. Contacts : Jacqueline Englebert (063/41 39 12 - jacqueline.englebert@halledehan.be).
- Les dons peuvent être versés sur le compte BE14 7512 0047 4283 de « Avec le Guatemala » ou, pour recevoir une attestation fiscale (à partir de 40 €/an), sur le compte BE37 0000 0000 2828 d'Oxfam-Solidarité avec la mention GLA/00086 ANSART.